

## CHAPITRE PREMIER

### *Le Bar Senestro*

Le samedi avant Thanksgiving<sup>1</sup> est toujours un jour de fête en Californie, car c'est à cette date que se déroule le grand classique du football américain, le match Stanford contre l'Université de Californie. C'est le jour des jours, qui se distingue non seulement par ce match, mais aussi par son climat. On ne sait pas pourquoi, mais c'est un fait que le beau temps règne toujours ce jour-là. Il y a très peu de vent, une température moyenne, parfois un peu de brume le matin, mais qui se dissipe toujours pour laisser place à un après-midi radieux.

Nous savons deux choses sur ce matin-là : premièrement, il y avait de la brume ; deuxièmement, presque tous les habitants de San Francisco arboraient les couleurs de leur équipe préférée, rouge, ou bleu et or, selon leurs choix. Un brouillard gris s'étendait le long de Market Street. Les affaires allaient bon train ; Tout le monde attendait le match !

N'oubliez pas que c'était un matin brumeux !

C'est peut-être la raison pour laquelle personne ne remarqua l'homme avant qu'il n'atteigne Market Street. Quoi qu'il en soit, il fut observé pour la première fois près de la Troisième Rue, où il s'était arrêté pour acheter un journal, se dirigeant nonchalamment vers un kiosque situé au coin de la rue, et occupé par deux vendeurs. L'un d'eux, Tony Moreno, entendit une voix, prit automatiquement la pièce de monnaie qui lui était tendue et leva les yeux.

— Hé, s'exclama-t-il soudain. Vous voulez le journal, monsieur ? Le voici. Merci, monsieur.

Tony Moreno connaissait tous les types de clients, mais celui qui se trouvait devant lui était différent, presque comme une apparition. Puis, cette comparaison bizarre disparut et l'homme devint soudain pour lui un croisement entre un étudiant de Stanford et une star de cinéma. Tony Moreno n'était pas du genre à analyser ses réactions. Il s'agissait d'un homme de grande taille, peut-être six pieds et deux pouces, large d'épaules, beau, vêtu d'habits jamais vus auparavant sur Market Street : une espèce de tunique faite d'un tissu ressemblant à des plumes rouge vif, remontée sur l'épaule, laissant le bras gauche dénudé.

Un homme étrange !

Il sourit en entendant les mots de Tony, puis soudain il y a eu un changement. Ses lèvres se durcirent, les traits se transformèrent, devenant presque menaçants. Nous n'avons que le témoignage de Tony Moreno à ce sujet :

— Il aurait pu me tuer d'un seul regard. J'avais peur de lui.

Il y eut d'autres témoignages. À la lumière de ce qui allait suivre, chaque détail est important. Nous avons tous oublié le mystère originel ; nous étions donc doublement mystifiés. En ce qui concerne l'apparence de cet homme, tout le monde était d'accord. Certes, il était beau et royal, mais personne ne croyait qu'il s'agissait en fait d'un roi.

C'est une histoire étrange.

Le nouveau venu tourna lentement dans Market Street et, à partir de ce moment, il devint le centre d'un intérêt considérable. Les hommes le regardaient, s'interrogeaient, hochaient la tête, le considérant au mieux comme un étudiant de Stanford.

Ils n'ont certainement jamais imaginé de qui il s'agissait. Mais pourquoi l'auraient-ils fait ?

Ce n'était pas le cas des femmes. Le beau sexe regarde et s'interroge. Voilà un homme qui a tout pour lui : le romantisme, le charme, la silhouette, la prestance. Il n'est pas surprenant que les personnes qui témoignèrent par la suite furent pour la plupart des femmes. Mais il y avait un autre homme dont les propos méritent d'être rapportés.

Il s'agissait de l'inspecteur Samuel J. Flanning. Nous sommes reconnaissants aux circonstances qui l'ont guidé vers Market Street ce jour-là, et au fait que, comme un autre détective bien des années auparavant, il eut la chance de tomber sur le mystère juste au moment où celui-ci se manifestait.

Mais le détective ne savait encore rien de tout cela. Il avait tout simplement pris un jour de congé et, avec un billet d'entrée pour le match dans sa poche, il se dirigeait vers le stade de Berkeley. Il ne se doutait certainement pas que le plus grand moment de sa vie approchait, et qu'il était même déjà arrivé.

---

<sup>1</sup> Dernier jeudi de novembre. (NdT)

Peut-être était-ce le destin ?

Quoi qu'il en soit, les deux hommes se rencontrèrent. Une foule s'était rassemblée autour de l'étranger et l'escortait dans Market Street. Le détective, curieux, se fraya un chemin parmi la foule. Deux filles riaient, l'une d'elles disant :

— Mince, Marnie, n'est-ce pas le plus beau mec que tu n'aies jamais vu ? Je parie que c'est une star de cinéma.

Ce fut à peu près la conclusion de l'inspecteur. Mais à ce moment-là, l'étranger jeta un coup d'œil sur la foule avec une espèce de désespoir. L'inspecteur sourit. Quelque chose le poussait à aller de l'avant. C'était un acte impulsif, mais qui se révéla être d'une importance considérable.

L'étranger était inhabituel, fascinant. Certainement, le destin était en marche. L'inspecteur lui adressa la parole :

— Vous cherchez le ferry ?

C'était une question fortuite. La foule s'était séparée pour leur faire de la place. L'inconnu s'arrêta brusquement et se retourna. Le policier lui tendit la main.

— Pourquoi, oui, répondit-il avec des mots prononcés lentement. Le Ferry... Vous avez dit le Ferry ? Voyons voir...

L'homme s'arrêta, retrouva sa tunique de plumes, révélant un vêtement intérieur aux reflets argentés, mit une main dans sa poche et en retira un parchemin froissé. Il le lissa ensuite sur sa paume puis le tendit au détective.

Qu'est-ce que ce type pouvait bien lui vouloir ? se demanda l'inspecteur. Il l'attira à l'abri d'une porte et prit le document qui lui était offert.

C'était déroutant.

C'était un parchemin très ancien, comme s'il avait été trouvé dans une pyramide ; les inscriptions qui y figuraient étaient encore plus étranges. À première vue, c'était un papier à en-tête avec les contours d'une ville fantastique, faite de pagodes et de palais bouillonnants, parsemés de hiéroglyphes. Mais le plus étrange était une carte, celle de San Francisco. Une ligne droite et des flèches indiquaient la direction du Ferry.

— Vous voulez dire, demanda l'inspecteur, que vous cherchez à vous rendre à Berkeley ? Je suppose que vous allez voir le match, comme tout le monde ? Ou je ne me trompe ?

Il tapota le papier et regarda l'homme. Il s'agissait sans aucun doute d'un étudiant déguisé en train de lui jouer un tour. Mais c'était un jour de vacances et le policier se sentait plein d'indulgence. Ce jeune homme était certes un bon acteur. Il se mit à parler d'un ton doux avec des mots étranges, comme s'ils provenaient du pays des rêves.

— Le match ? Ah, oui, j'en ai entendu parler... J'aurais dû m'en souvenir... Car le seigneur Chick Watson n'était-il pas un homme puissant, un grand homme connu pour ses exploits et sa force, digne d'un Senestro ? Mais on m'a dit qu'il avait un fils, un homme plus jeune. Quel est son nom ?

Voici une autre coïncidence curieuse. Prenons le temps d'y réfléchir. Le capitaine de l'équipe de l'Université de Californie cet après-midi-là était justement Hal Watson, fils de l'illustre Chick Watson. Heureusement, l'inspecteur avait légèrement dépassé l'âge mûr ; l'évocation d'un héros de son enfance ne lui rappelait que de bons souvenirs.

Ses pensées revinrent à l'époque où l'homme qui occupait aujourd'hui la chaire de philosophie à l'Université de Californie était encore athlète. Cela ne datait pas d'hier, pour sûr. Puis, tout aussi soudainement, il revint au moment présent. Il y avait maintenant un autre Watson, son fils prénommé Hal, qui perpétuait la gloire de son père. Tout le monde dans le pays était au courant ; les journaux n'avaient parlé que de lui récemment. Il ne pouvait donc s'agir que d'une plaisanterie.

— Vous voulez dire que vous que vous cherchez à vous rendre à Berkeley, répéta le policier, et que vous souhaitez rencontrer Hal Watson ?

— C'est cela même, dit l'autre. Un jeune nommé Hal Watson. Il vivait sur Dwight Way.

On ne peut certainement pas adresser des reproches à l'inspecteur Samuel J. Flanning. Il jeta un coup d'œil sur la foule en mouvement. Tout le monde se ruait vers les bateaux. Chaque instant ajoutait encore à l'excitation du moment.

Alors, pourquoi ne pas participer à la plaisanterie ? C'était sans doute encore un nouveau canular se déroulant sur la musique enjouée du Great American Band Wagon. Il se demanda brièvement quelle pouvait bien être le ressort de ce canular, mais telle est la jeunesse ! Le détective soupira.

— D'accord, dit-il en souriant, je suis partant. Nous allons héler un taxi. Au fait, le costume que vous portez est superbe. Vous avez l'air d'un homme venu de Mars.

L'étranger sourit. Il répondit à nouveau sur son ton modulé :

— Un homme de Mars ? Je ne comprends pas, monsieur, mais il est vrai que je viens d'un pays lointain. Très lointain.